

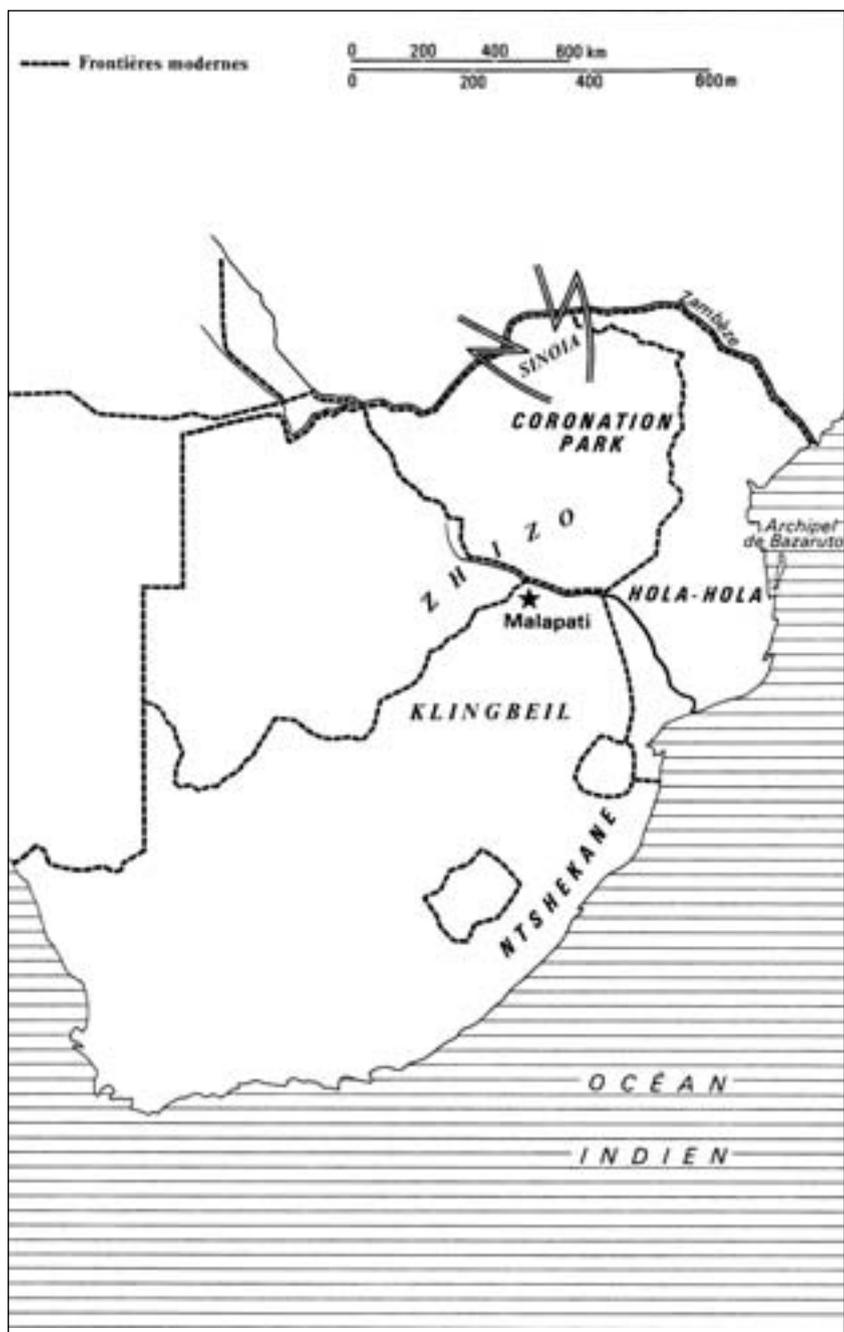
L'Afrique méridionale au sud du Zambèze

Thomas N. Huffman

La plus importante évolution culturelle qu'ait connue l'Afrique australe à l'âge du fer s'est produite il y a un millénaire dans le bassin du Shashi et du Limpopo, lorsque des peuples de langue bantu ont donné naissance à la culture zimbabwe. Pour décrire cette évolution et pour en montrer l'importance, j'étudierai les mouvements de populations indiqués par le style des poteries, les systèmes culturels que reflète l'organisation des villages et les conséquences qu'eut le commerce extérieur sur le système politique et sur l'évolution de la culture zimbabwe à Mapungubwe.

Les mouvements de population et les systèmes culturels de l'an 700 à l'an 1000

En Afrique australe, le style des poteries permet aux archéologues de retracer les mouvements des populations de l'âge du fer, les unités stylistiques marquant la localisation des groupes ethniques dans l'espace et dans le temps. Il en est ainsi parce que la facture des poteries, partie intégrante d'un mode de vie, est créée et transmise par la société; que la transmission de ce style doit se faire en partie au moyen de la communication verbale; et que dès lors que les fabricants et les usagers des poteries appartiennent à la même société, l'aire d'extension de la céramique doit également correspondre à celle d'un groupe de population parlant la même langue. Cette série d'hypothèses n'exclut cependant pas qu'un groupe pratiquant un autre style ait parlé la même langue.



24.1. Quelques-uns des groupes ethniques définis par le style de céramique en Afrique australe entre 700 et 900 (les noms en capitales sont mentionnés dans le texte; l'étoile indique le site zhizo de Schroda). [Source: T. N. Huffman.]

Compte tenu de ces propositions, l'étude du style de la céramique nous amène tout naturellement à conclure que les langues parlées par les populations de l'âge du fer en Afrique centrale et australe appartenaient à la famille bantu. Étant donné que les poteries fabriquées au premier âge du fer dans la région relèvent d'un ensemble stylistique unique¹ et que l'une de ces factures peut être directement rattachée à la céramique exécutée par les groupes de langue shona² de l'époque contemporaine, la langue principale de l'ensemble des groupes du premier âge du fer a dû être une langue bantu. Pour les raisons indiquées ci-dessus, cette filiation continue des styles de la céramique nous permet d'établir le lien entre les groupes de l'âge du fer et les langues bantu.

Au début du VIII^e siècle de l'ère chrétienne, plusieurs peuples bantuphones vivaient en Afrique australe (fig. 24.1). Celui auquel on a donné le nom de la ville actuelle de Sinoia n'avait franchi le Zambèze que peu de temps auparavant³, mais les autres occupaient cette partie de l'Afrique depuis le début de l'âge du fer⁴. La région qui nous intéresse plus particulièrement (soit, aujourd'hui, le sud-ouest du Matabeleland, le centre-est du Botswana et l'extrémité septentrionale du Transvaal) était peuplée en grande partie par les Zhizo. L'étude de la céramique montre qu'ils y sont restés pendant encore deux siècles et demi avant l'arrivée dans le sud-ouest du Zimbabwe d'un groupe nouveau appelé Leopard's Kopje. Celle-ci nous est signalée par la nette disparité qui distingue la céramique zhizo de la céramique leopard's kopje⁵. Dans la céramique zhizo, les jarres portent des motifs imprimés et gravés sur leur rebord inférieur et une ligne ouvragée sur l'épaule, alors que les jarres leopard's kopje sont ornées de triangles, d'anneaux et de méandres gravées autour du col. A la même époque, le nombre de villages touswe, qui correspondent à la fin de la période, a triplé⁶. Il est certain qu'un grand nombre de Zhizo ont préféré abandonner leur territoire plutôt que d'être assimilés par les Leopard's Kopje.

Certains archéologues rattachent l'expansion des Leopard's Kopje, vers l'an 1000 de l'ère chrétienne, au mouvement général des peuples de langues bantu qui est parti d'Afrique centrale en direction du Sud⁷. Mais la céramique des Leopard's Kopje est assez différente de celle qu'on trouve à la même époque en Zambie et au Malawi, et de celle, d'un style nouveau, qui est apparue au X^e siècle sur la côte du Natal, près de Blackburn⁸. Elle constitue la troisième phase d'une séquence stylistique qui englobe la céramique klingbeil (VIII^e-IX^e siècles)⁹ et la poterie du centre du Transvaal (V^e-VII^e siècles)¹⁰. Par ailleurs, étant donné qu'au X^e siècle les Leopard's Kopje ont

1. T. N. Huffman, 1982; T. M. Maggs, 1980*a*, 1980*b*; D. W. Phillipson, 1977*a*.

2. T. N. Huffman, 1978.

3. P. S. Garlake, 1970; T. N. Huffman, 1979; D. W. Phillipson, 1977*a*; K. R. Robinson, 1966*b*.

4. T. M. Evers, 1980; E. O. M. Hanisch, 1980, 1981; T. N. Huffman, 1974*b*; T. M. Maggs et M. A. Michael, 1976; D. W. Phillipson, 1977*a*; K. R. Robinson, 1966*a*.

5. T. N. Huffman, 1974*b*.

6. J. R. Denbow, 1982 et 1983.

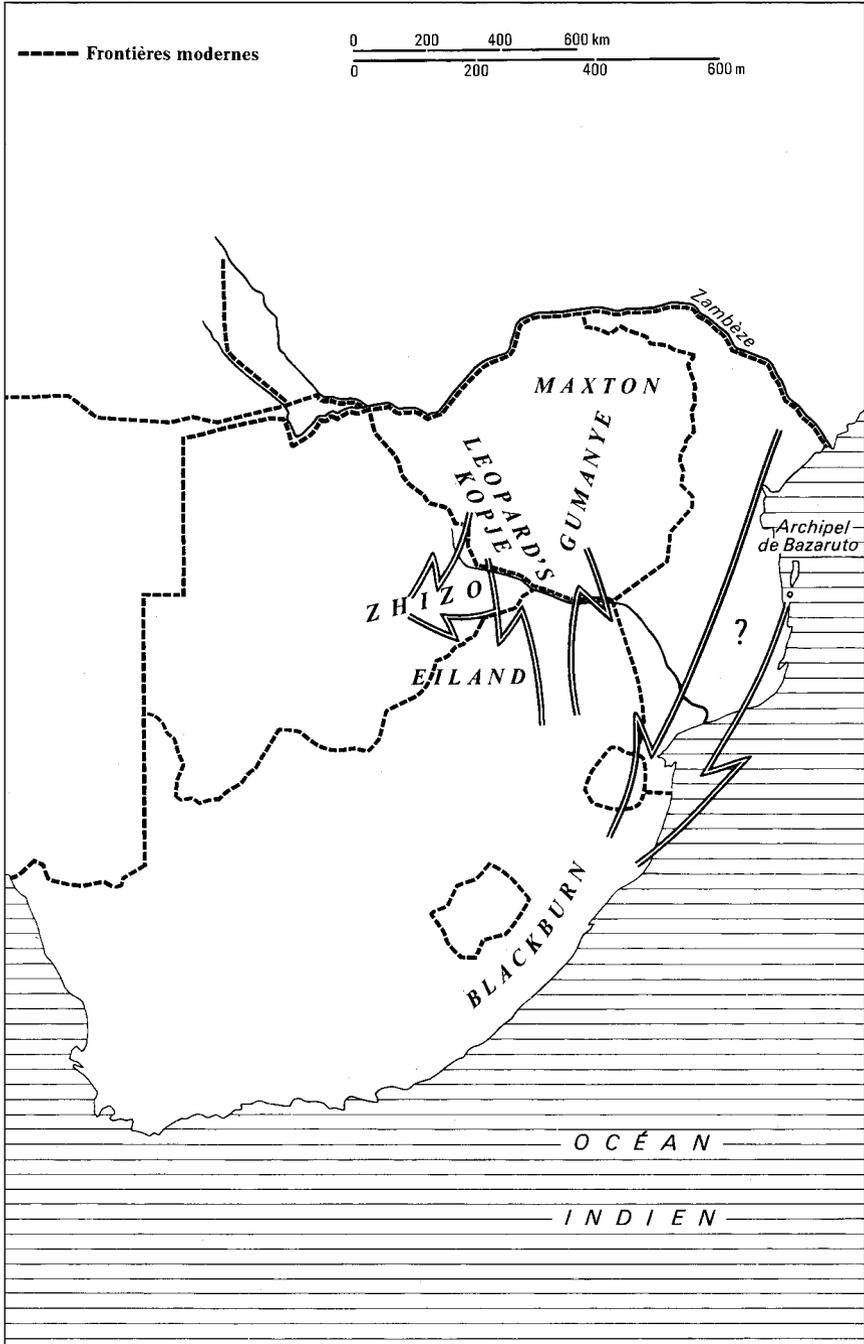
7. D. W. Phillipson, 1977*a*.

8. O. Davies, 1971; T. M. Maggs, 1980*a*; T. Robey, 1980.

9. T. M. Evers, 1980.

10. T. M. Evers, 1982; R. R. Inskip et T. M. Maggs, 1975.

L'AFRIQUE DU VII^e AU XI^e SIÈCLE



24.2. Groupes ethniques et mouvements de populations en Afrique australe entre 950 et 1000
[Source: T. N. Huffman.]

pris la place des Zhizo au sud-ouest du Zimbabwe et qu'au XI^e siècle les Maxton ont été remplacés au nord du Zimbabwe par un groupe apparenté aux Leopard's Kopje, les Gumanye (anciennement de la Période II du Zimbabwe et du bas Zimbabwe), il apparaît donc que les Leopard's Kopje ont traversé le Limpopo en direction du nord et non pas le Zambèze en direction du sud¹¹. En outre, des groupes qui étaient apparentés aux Leopard's Kopje et qui ne se sont pas dirigés vers le nord, comme les Eiland, sont restés dans certaines régions jusqu'au XIV^e siècle¹². Par conséquent, des mouvements de populations ayant leur origine ailleurs qu'en Afrique centrale se sont produits en Afrique australe à différentes époques (voir fig. 24.2).

Les Leopard's Kopje et les Gumanye se rattachent à cette tradition stylistique, évoquée précédemment, qui relie les langues bantu et les peuples de l'âge du fer. Les Leopard's Kopje et les Gumanye sont par conséquent les ancêtres d'un bon nombre de ceux qui parlent aujourd'hui la langue shona.

Cependant, la céramique du type de celle qui était fabriquée par les Leopard's Kopje nous permet seulement d'identifier des groupes de population. Pour comprendre comment vivaient ces peuples, nous devons examiner d'autres données, notamment d'ordre économique. La localisation et la nature des peuplements de l'âge du fer, ainsi que les objets façonnés par eux, montrent que ces peuples pratiquaient une agriculture diversifiée. Ainsi, la plupart des établissements du premier âge du fer étaient situés dans des régions accidentées où ces agriculteurs pouvaient trouver à proximité les ressources que leur étaient nécessaires — eau, bois, sols cultivables et pâturages. En revanche, les pasteurs préféraient les vastes prairies comme le Kalahari, alors que les groupes qui pratiquaient la chasse et la cueillette étaient autrefois installés dans presque tous les types d'environnement. En outre, les établissements de l'âge du fer étaient relativement permanents comparés aux camps nomades des pasteurs et des chasseurs-cueilleurs. Les vestiges de constructions formées de pieux et de *daga* (mélange de boue et de bouse) sont nombreux, et le volume des détritiques montre que même les plus petites exploitations étaient généralement occupées pendant plusieurs années. Ces établissements semi-permanents étaient notamment dotés de silos, de coffres surélevés, de pierres à moudre et de hoes de fer, autant d'éléments qui relèvent d'une technologie adaptée à la culture des céréales. Dans ces établissements, les poteries présentent généralement des formes et des dimensions très diverses et cette diversité même confirme également la pratique des cultures, puisque la plupart des chasseurs-cueilleurs n'utilisaient pas du tout la céramique et que, chez les éleveurs de bétail, il n'existait généralement qu'un nombre restreint de modèles de poteries, portables et de faible dimension. Au contraire, les cultivateurs avaient besoin de poteries de formes et de dimensions diverses pour préparer et servir les aliments à base de céréales, tels le porridge et la bière. On a retrouvé également des traces de certaines cultures dans des

11. T. N. Huffman, 1978.

12. J. R. Denbow, 1981.

sites de la région remontant à l'âge du fer, notamment du sorgho carbonisé dans des sites zhizo¹³, toutswe¹⁴ et leopard's kopje¹⁵; de l'eleusine cultivée (*Eleusine*) et du mil à chandelle (*Pennisetum*) dans certains établissements leopard's kopje¹⁶, ainsi que diverses légumineuses à Sinoia¹⁷ et dans des sites leopard's kopje¹⁸. Ces éléments, s'ajoutant aux autres données, prouvent la culture de certaines variétés à l'âge du fer.

La pratique de l'élevage se trouve également attestée dans les matériaux archéologiques relatifs à la période qui va du VII^e au XI^e siècle: des os appartenant à certains animaux domestiques (moutons et chèvres) et à du bétail ont été retrouvés dans la quasi-totalité des peuplements de l'âge du fer connus à ce jour¹⁹. Toutefois, jusqu'à une date récente, il était communément admis que les Leopard's Kopje étaient le premier peuple d'Afrique australe à avoir élevé du bétail sur une grande échelle. Plus généralement, on croyait que deux types d'économie distincts avaient prévalu pendant l'âge du fer: au début, une économie axée sur la culture et, à la fin de cette période, une économie fondée sur l'élevage²⁰. Toutefois, les recherches les plus récentes remettent en cause cette distinction économique.

Des recherches intensives entreprises le long de la bordure orientale du Kalahari au Botswana²¹ ont permis de découvrir, dans les établissements zhizo des VIII^e et IX^e siècles et toutswe des X^e et XI^e siècles, des dépôts épais de bouse de bétail, si épais même qu'ils s'étaient parfois vitrifiés par combustion interne²². Il est apparu dès lors que les élevages zhizo étaient aussi importants qu'allaient l'être ultérieurement ceux des Leopard's Kopje. Bien que l'on ne dispose pas de données comparables pour le Zimbabwe, il semble que les groupes zhizo établis le long du Kalahari avaient un bétail plus abondant que les autres zhizo établis à l'est. Quoi qu'il en soit, ces recherches montrent que les différences de comportement économique existant entre les divers groupes de l'âge du fer tenaient très probablement davantage à des décisions délibérées liées à l'environnement et au contexte politique qu'à des traditions historiques ou culturelles déterminées.

En fait, d'autres recherches menées récemment mettent également en évidence des caractéristiques culturelles communes à la plupart des sociétés du début et de la fin de l'âge du fer en Afrique australe et montrent que la quasi-totalité de ces peuples avaient des comportements identiques en matière d'élevage, indépendamment de la taille des troupeaux. Afin

13. E. O. M. Hanisch, 1980, 1981.

14. J. R. Denbow, 1983.

15. T. N. Huffman, 1974*b*; A. Meyer, 1980.

16. E. O. M. Hanisch, 1980; T. N. Huffman, 1974*b*.

17. T. N. Huffman, 1979.

18. T. N. Huffman, 1974*b*.

19. Voir les travaux des auteurs suivants: J. R. Denbow, T. M. Evers, E. O. M. Hanisch, T. N. Huffman, J. H. N. Loubser, T. M. Maggs, M. P. J. Moore, T. Robey, K. R. Robinson, E. A. Voigt et R. Welbourne, mentionnés dans la bibliographie.

20. R. Oliver, 1982; R. Oliver et B. M. Fagan (dir. publ.), 1975; D. W. Phillipson, 1977*a*.

21. J. R. Denbow, 1982, 1983.

22. J. S. Butterworth, 1979; J. R. Denbow, 1979*b*.

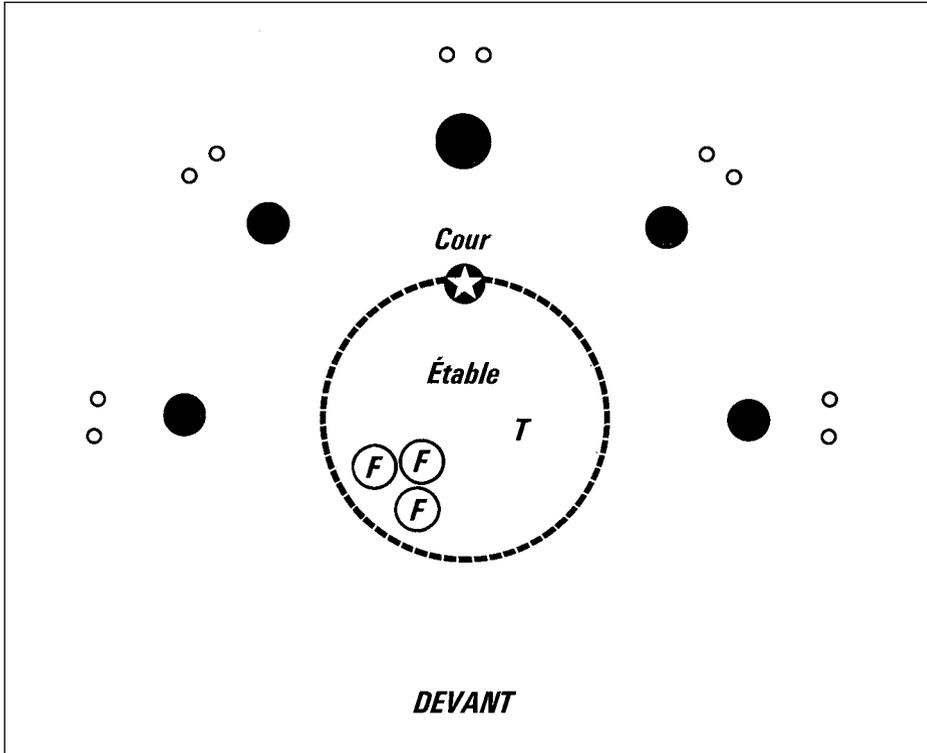
d'évaluer l'importance du bétail chez les peuples de l'âge du fer, nous allons maintenant analyser l'organisation de leurs établissements.

L'organisation de l'espace nous renseigne sur les systèmes culturels des groupes préhistoriques parce qu'elle varie selon les cultures. Toutes les sociétés divisent l'espace qu'elles occupent en zones distinctes dont chacune est réservée à un nombre limité d'activités qui ont le même genre de significations culturelles. Des anthropologues ont fait récemment une découverte qui sera d'un grand secours pour l'étude de l'âge du fer: ils ont découvert le système sous-jacent à la culture des Bantu méridionaux et notamment le code qui régit leur organisation spatiale²³.

La culture pastorale des Bantu se caractérise par un système de valeurs relatives au rôle politique des hommes, à la bienveillance des esprits des ancêtres et à la fonction médiatrice du bétail. Le bétail appartient au domaine des hommes: c'est la principale forme de richesse, le principal moyen d'obtenir des femmes et des enfants, le principal moyen de réussite, de prestige et de pouvoir. Ce système de valeurs détermine une organisation particulière de l'espace: la cour des hommes est située au centre du village, à l'intérieur ou à proximité de l'enclos du bétail appartenant au chef. Le chef et d'autres personnages importants y sont enterrés; dans ce périmètre, on creuse également des silos communaux (ou des coffres spéciaux à grains) pour se prémunir contre la famine. Les huttes des épouses sont situées autour de cette zone centrale selon un système hiérarchique matérialisé par l'usage alternatif de la gauche et de la droite. Dans les villages où les familles vivent de façon indépendante, ce système hiérarchique détermine l'emplacement des familles autour du chef; dans les maisons individuelles, un côté est réservé aux hommes et l'autre aux femmes, conformément au même principe. Par ailleurs, la répartition de l'espace avant-arrière se fait selon le caractère profane ou sacré des activités. L'avant d'une maison et d'un village est consacré aux activités publiques et profanes, tandis que l'arrière est réservé aux activités privées et sacrées: ainsi, les objets ancestraux sont conservés à l'arrière de la hutte, les coffres à grains privés (c'est-à-dire non communaux) sont placés derrière les huttes de leurs propriétaires et une zone sacrée dédiée à la pluie est aménagée à l'arrière du village, derrière la résidence du chef. Étant donné que cette démarcation sacré-profane est située plus ou moins à angle droit de celle qui détermine la hiérarchie, la personne la plus importante vit à l'arrière du village, dans la partie la plus protégée. Si l'avant du village se trouve face à une pente descendante, l'importance hiérarchique et rituelle est alors exprimée par la hauteur (voir fig. 24.3).

Avec toutefois des variantes très importantes, ce schéma général s'applique à un grand nombre de groupes ethniques d'Afrique australe, mais on ne le retrouve pas dans les sociétés bantu matrilineaires d'Afrique centrale, qui possédaient peu ou pas de bétail, ni chez les éleveurs non bantuphones d'Afrique de l'Est. Ce modèle semble plutôt limité aux sociétés bantu patri-

23. A. Kuper, 1982a.



24.3. Organisation spatiale des Bantou pasteurs. La maison du chef est généralement en haut d'une pente, derrière la cour des hommes et l'étable. Cette dernière contient des fosses à grain (F) et des tombes (T). Les petits cercles représentent des greniers surélevés situés derrière les maisons.

[Source: T. N. Huffman.]

linéaires qui échangent du bétail contre des femmes²⁴. Si cette corrélation est exacte, la présence de ce schéma dans les données archéologiques prouve l'existence d'un système de valeurs spécifiquement bantou en matière de politique et d'élevage.

A défaut de retrouver intégralement cette organisation de l'espace à l'époque préhistorique, il est possible de mettre à jour des configurations spécifiques qui appartiennent exclusivement à la culture pastorale bantou. En particulier, les enclos à bétail comportant des fosses et des sépultures humaines suffisent à prouver la présence d'une telle culture. A l'aide de ces éléments, on peut retracer l'évolution de la culture pastorale bantou en Afrique australe en remontant jusqu'au VII^e siècle avant l'ère chrétienne. Ainsi, on a pu discerner ce mode d'organisation spatiale dans des villages du XVIII^e siècle (délimités par des murs de pierre) associés aux Ndebele du nord du Transvaal²⁵; dans des villages du XVIII^e au XVI^e siècle (circonscrits par des

24. *Ibid.*

25. J. H. N. Loubser, 1981.

enceintes de pierre) habités par des groupes de langues sotho-tswana²⁶; dans des villages moloko (nom archéologique de la céramique sotho-tswana) du XVI^e au XIV^e siècle (mais qui ne comportent pas de murs de pierre)²⁷; dans des sites woolandale du XIV^e au XII^e siècle²⁸; dans des sites leopard's kopje²⁹, eiland³⁰ et toutswe³¹ du XII^e au X^e siècle ainsi que dans des villages zhizo du X^e au VII^e siècle, y compris dans ceux qui ne possédaient apparemment que de petits troupeaux³². En fait, ces particularités montrent que les peuples zhizo du premier âge du fer avaient les mêmes attitudes fondamentales en matière d'élevage que les peuples nguni de la période historique.

Si les archéologues ont d'abord sous-estimé l'importance du bétail chez les Zhizo, c'est que leurs fouilles avaient le plus souvent pour but de recueillir des spécimens de poteries et non pas des renseignements sur l'économie. En conséquence, ils ont rarement remarqué les dépôts de bouse ou compris l'importance de l'organisation spatiale pour l'interprétation des données économiques. Des recherches portant spécialement sur les modes de vie ont montré que l'élevage et les cultures constituaient des éléments complémentaires d'un même système: il n'y avait pas deux types distincts d'économie dans la première et la deuxième période de l'âge du fer.

Après avoir déterminé les particularités culturelles des sociétés zhizo et leopard's kopje, nous pouvons mettre à profit notre connaissance de la culture pastorale bantu pour interpréter les événements et changements importants intervenus dans la région du Shashi et du Limpopo. Nous nous intéresserons d'abord aux établissements les plus importants.

Dans cette culture, la dimension d'un village dépend directement de la puissance politique de son chef: le village est d'autant plus grand que le chef est plus puissant. La plus grande agglomération zhizo qu'on ait mise au jour, et la plus importante du point de vue politique, est Schroda, qui est situé tout près, au sud-est, de la frontière actuelle entre le Zimbabwe, le Botswana et l'Afrique du Sud³³. La plus grande agglomération Leopard's Kopje est K2³⁴, à 6 kilomètres environ au sud-ouest de la capitale, plus ancienne, des Zhizo.

A une certaine époque, on a pensé que K2 était un établissement khoi-khoi et non bantu³⁵. Cette interprétation résultait très largement de l'analyse de squelettes trouvés dans des sépultures humaines de K2, à partir desquels on a cru pouvoir identifier des populations de type boskop-bush sans traits négroïdes³⁶. Cependant, des analyses plus récentes ont montré que les habi-

26. D. P. Collett, 1979 et 1982; T. M. Evers, 1981 et 1984; S. L. Hall, 1981; T. M. Maggs, 1976; R. J. Mason, 1968, 1969 et 1974; M. O. V. Taylor, 1979 et 1984.

27. B. N. S. Fordyce, 1984; E. O. M. Hanisch, 1979; R. J. Mason, 1974.

28. T. N. Huffman, 1984; K. R. Robinson, 1966a.

29. G. A. Gardner, 1963; E. O. M. Hanisch, 1980; T. N. Huffman, 1974b.

30. J. R. Denbow, 1981; J. H. N. Loubser, 1981; M. P. J. Moore, 1981.

31. J. R. Denbow, 1982 et 1983.

32. *Ibid.*; E. O. M. Hanisch, 1980 et 1981; T. N. Huffman, 1974b et 1984.

33. E. O. M. Hanisch, 1980 et 1981.

34. J. F. Eloff et A. Meyer, 1981; G. A. Gardner, 1963; A. Meyer, 1980.

35. G. A. Gardner, 1963.

36. A. Galloway, 1937, 1959.

tants de K2 étaient pour l'essentiel une population d'origine noire³⁷, tout comme les sociétés leopard's kopje, eiland et zhizo, y compris à Schroda³⁸. Cette interprétation radicalement différente concernant les sociétés de l'âge du fer a été rendue possible grâce à un élargissement des collections servant de points de comparaison et à une amélioration des méthodes d'analyse. Les premières analyses consistaient à étudier, au moyen d'une seule variable, un certain nombre de traits considérés comme significatifs, alors que les analyses récentes s'efforcent de caractériser la structure morphologique globale d'un individu en utilisant plusieurs variables. Les éléments fournis par les squelettes viennent compléter les enseignements de la céramique et de l'organisation spatiale, et montrent que les populations de K2 et de Schroda, comme la plupart des autres Bantu du Sud de l'époque préhistorique, étaient noires.

Ce sont probablement les ressources naturelles du bassin du Shashi et du Limpopo qui ont attiré les habitants de K2 et de Schroda. Quand les précipitations sont suffisantes, cette région se prête à la polyculture : des escarpements gréseux sont couverts d'un sol cultivable et de forêts mixtes ; un climat chaud et des précipitations modérées font pousser de riches savanes ; le Shashi et le Limpopo fournissent des réserves d'eau à peu près permanentes. De plus, la forêt de Mopani, entre les deux fleuves, abrite beaucoup d'éléphants et il devait être facile de se procurer de l'ivoire (de nos jours encore, les éléphants abondent dans cette région). Enfin, les rivières qui traversent les terrains aurifères de l'ouest du Zimbabwe se jettent dans le Shashi et dans le Limpopo, près de leur confluent ; on pouvait donc recueillir de l'or en tamisant les alluvions près de Schroda et de K2³⁹.

Nous aimerions maintenant montrer comment les échanges extérieurs ont fait évoluer la culture Zimbabwe, en jouant un plus grand rôle que la religion et l'élevage, auxquels d'autres théories accordent la prépondérance.

Commerce et politique de l'an 1000 à l'an 1075

L'archéologie montre clairement qu'à l'âge du fer les populations de cette région sont entrées en relation avec des marchands de la côte. Schroda (IX^e siècle) est même le site le plus ancien d'Afrique australe où l'on ait trouvé en grand nombre des perles de verre et des objets en ivoire, et K2 en a livré plus que tous les autres sites de la même époque⁴⁰. Des archéologues ont découvert récemment au Mozambique les comptoirs côtiers qui ont probablement fourni ces perles de verre à Schroda, puis à K2, du IX^e au XII^e siècle.

37. G. P. Rightmire, 1970.

38. E. O. M. Hanisch, 1980 ; T. N. Huffman, 1974*b* ; J. H. N. Loubser, 1981.

39. T. G. Trevor et E. T. Mellor, 1908 ; et informations communiquées par M. Watkeys, du département de géologie de l'Université de Witwatersrand.

40. E. A. Voigt, 1983.

Des recherches effectuées dans la plaine côtière qui entoure la baie de Vilancoulos et l'archipel de Bazaruto (la baie et la péninsule avoisinent la zone de Hola Hola sur la fig. 24.1) ont permis de découvrir dans certains sites des poteries persanes et de la verroterie islamique⁴¹. Les premières fouilles effectuées dans l'un de ces sites, Chibuene⁴², ont mis au jour un gisement datant du VIII^e au IX^e siècle, dans lequel se trouvaient des poteries, certaines émaillées et d'autres non, comparables à celles qui remontent aux périodes antérieures de Kilwa et de Manda plus haut sur la côte est. Ce gisement du premier âge du fer contenait également plusieurs centaines de perles en verre enroulées, jaunes, vertes et bleues, analogues à celles de Shroda et de K2. En fait, certaines perles bleues tubulaires de cette série sont du même type que les perles en verre plus anciennes trouvées ailleurs au Zimbabwe. Il semble donc que ce soit dans la zone de Vilancoulos que se trouvent les plus anciens centres d'échanges côtiers au sud-est de l'Afrique, et que le bassin du Shashi et du Limpopo ait été l'une des premières régions d'Afrique australe qui soit entrée dans le réseau commercial de l'océan Indien.

Les comptoirs qu'on vient de découvrir sur la côte, ainsi que Schroda et K2, faisaient partie du réseau décrit par al-Mas'ūdī au X^e siècle: « Les marins de l'Oman [...] naviguent sur la mer des Zandj jusqu'à l'île de Kanbalū et jusqu'au Sofala, pays des Demdemah, aux confins du pays des Zandj et des plaines voisines. Les marchands de Sīrāf ont également coutume de naviguer sur cette mer [...]. La mer des Zandj conduit au pays de Sofāla et des Wāk-Wāk, qui produisait en abondance de l'or et d'autres merveilles. Bien qu'ils passent leurs temps à chasser l'éléphant pour se procurer de l'ivoire, les Zandj ne font aucun usage de cette matière. Ils portent des ornements de fer et non pas d'or ou d'argent [...]. Les défenses d'éléphant sont exportées le plus souvent vers l'Oman, puis de là vers l'Inde et la Chine⁴³. »

Nous savons par d'autres sources qu'en échange de l'or et de l'ivoire, l'Afrique australe importait des perles de verre, des tissus et parfois des poteries vernissées. Mais ces produits d'origine indienne ou chinoise différaient, au moins sur un point, du bétail, forme traditionnelle de richesse.

Une circulation constante du bétail était nécessaire au maintien du système économique traditionnel des Zhizo et des Leopard's Kopje. Les riches prêtaient leur bétail aux pauvres et tous échangeaient du bétail contre des femmes. On ne pouvait donc accumuler des richesses sous leur forme traditionnelle sans détruire le système économique. En revanche, on pouvait, sans nuire à l'économie, interrompre à volonté la circulation de l'or, de l'ivoire des perles de verre et des tissus parce qu'il était possible d'entreposer ces produits. D'autre part, les produits importés l'étaient en quantités énormes. Les chefs héréditaires pouvaient donc acquérir une fortune prodigieuse. Dans le système traditionnel, la puissance politique était liée à la richesse parce que, entre autres raisons, c'est en achetant des femmes et en prêtant du bétail qu'un chef pouvait conclure des alliances et s'assurer des allégean-

41. P. J. J. Sinclair, 1981.

42. P. J. J. Sinclair, 1982.

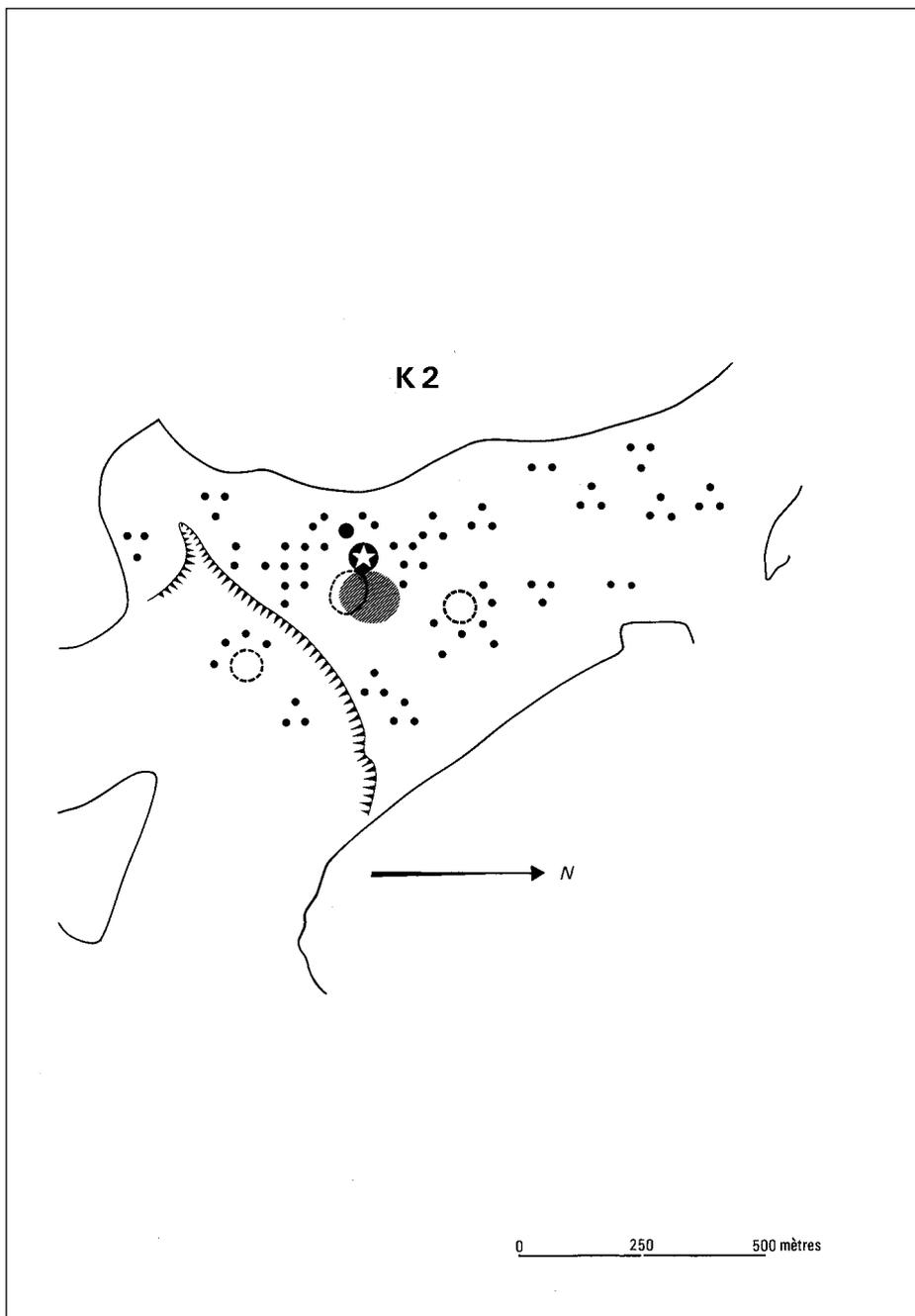
43. Cité dans B. Davidson, 1964, p. 115-116.

ces. Selon des documents portugais plus récents, certains produits importés faisaient partie de la dot de la mariée et étaient ainsi intégrés dans le système économique traditionnel, de sorte que la richesse acquise par le commerce accroissait encore la puissance politique des chefs.

Lorsque les Leopard's Kopje sont arrivés dans la région du Shashi et du Limpopo, ils ont probablement enlevé à Schroda le commerce de l'ivoire avant que la richesse apportée par ce commerce ait pu changer beaucoup la société *zhizo*. En revanche, la puissance politique des dirigeants s'est accrue considérablement à K2, comme en témoigne le monceau de détritiques découvert près de la cour du chef. Ces détritiques, caractéristiques de la culture pastorale des Bantu, sont des morceaux de pots à bière, de la cendre laissée par le feu du conseil, les restes du bétail que le chef recevait en tribut ou à la suite de certaines condamnations, et les ossements des animaux sauvages que le chef recevait également en tribut ou que les hommes se partageaient. Les détritiques de ce genre, chez les éleveurs bantou, sont séparés des autres ordures du village. On les jette près de la cour ou dans l'étable centrale où ils forment un tas d'autant plus volumineux que les hommes se réunissent plus souvent dans la cour. L'organisation de K2 était au début la même qu'à Schroda : la cour du chef était entourée de petites habitations et d'étables. Mais les détritiques s'accumulèrent dans la cour au point d'envahir une des étables vers 1020 ; à peu près à la même époque, on cessa de loger le bétail au centre de la ville (fig. 24.2). L'organisation de l'espace propre à la culture pastorale des Bantu subit ainsi une première modification et cela par l'effet d'une activité politique plus intense et, en corollaire, du changement de la valeur économique relative du bétail.

Vers 1075, les détritiques s'élevaient presque à 6 mètres au-dessus de l'ancienne étable et la ville occupait entièrement la haute vallée où elle était située. Des fouilles récentes et la datation au carbone ¹⁴ montrent qu'à cette époque les habitants ont abandonné subitement la ville pour s'établir autour de la colline de Mapungubwe, à moins de 1 kilomètre de K2. Comme l'espace habitable était deux ou trois fois plus étendu à Mapungubwe, on peut penser que, tenant compte de l'accroissement démographique, ils ont fait de cette ville leur nouvelle capitale. La nouvelle cour fut probablement installée au pied de la colline, en un endroit où elle formait un amphithéâtre naturel. En effet, c'est, au centre de la ville, le seul lieu assez vaste où l'on n'ait pas retrouvé de vestiges d'habitations (fig. 24.5). L'absence de bouse indique qu'on n'a pas construit d'étable près de la cour : le plan de Mapungubwe respectait donc le changement qu'avait subi l'organisation de l'espace propre aux éleveurs bantou. D'autres modifications survenues plus tard montrent que c'est ici plutôt que dans le Grand Zimbabwe qu'il faut situer l'origine de la culture Zimbabwe.

44. J. F. Eloff et A. Meyer, 1981 ; M. Hall et J. C. Vogel, 1980 ; A. Meyer, 1980.



24.4. Schéma de K2 vers 1050. L'étoile désigne la cour des hommes. Devant la cour, un tas de débris (tache grise) recouvre une ancienne étable (cercle en pointillé). Échelle: environ 1/5000.
[Source: T. N. Huffman.]

Mapungubwe, première capitale du Zimbabwe (1075-1220)

La culture Zimbabwe et la culture pastorale des bantu présentent plusieurs différences en ce qui concerne l'organisation spatiale. Au Zimbabwe, la résidence du roi était entourée par une enceinte de pierre et s'élevait non pas au pied, mais au sommet d'une colline, au-dessus de la cour; les membres de l'élite étaient inhumés sur des collines et non pas dans des étables; les femmes du roi avaient une résidence séparée de celle de leur époux; les personnages importants possédaient de somptueuses demeures aux abords des capitales⁴⁵. Ces caractéristiques et d'autres sont apparues pour la première fois à Mapungubwe.

Quand Mapungubwe est devenue la nouvelle capitale, une partie de ses habitants se sont installés au sommet de la colline, au-dessus de la cour (fig. 24.5). On peut raisonnablement supposer que, parmi eux, il y avait le chef et son entourage, puisqu'à K2, le chef avait sa résidence en hauteur, derrière la cour. Mais dans la préhistoire de l'Afrique australe, un chef n'avait jamais mis entre lui et son peuple une distance matérielle aussi grande qu'à Mapungubwe. Cette séparation marque pour la première fois l'institutionnalisation d'une structure de classe.

Peu de temps après l'installation à Mapungubwe, le style des poteries a commencé à changer. Ces changements pourraient être attribués à l'arrivée d'une population nouvelle: ils ne furent cependant pas très considérables (surfaces mieux polies, plus grande complexité des motifs) et ne s'imposèrent que progressivement. Aussi faut-il sans doute les expliquer plutôt par l'apparition d'artisans spécialisés, due à l'accroissement démographique et à la différenciation de la structure sociale. Des recherches plus approfondies seraient nécessaires pour préciser comment les changements sociaux ont influencé le style de la céramique.

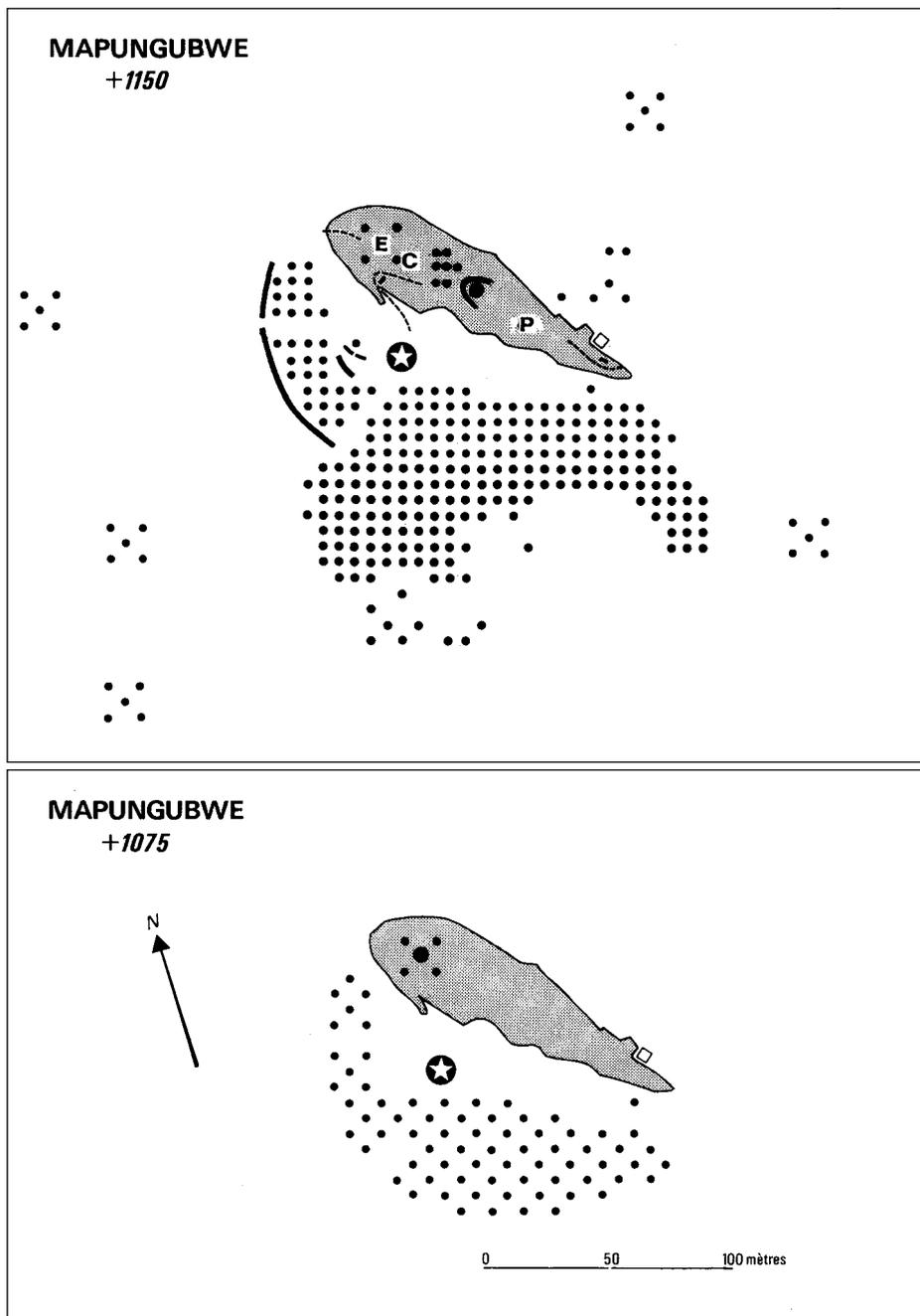
D'autres objets trouvés à Mapungubwe montrent que cette ville entretenait des relations durables avec les marchands de la côte. Au début du XIII^e siècle⁴⁶ apparaissent des disques perforés qui servaient de poids pour le filage du coton⁴⁷. On tissait le coton depuis longtemps dans les villes swahili. Ces disques perforés, qui sont les plus anciens qu'on ait trouvés à l'intérieur des terres, indiquent donc que les marchands de la côte ont introduit le tissage à Mapungubwe et peut-être ainsi donné naissance à une nouvelle technique spécialisée.

Au début des relations commerciales, l'or était probablement moins une forme de richesse qu'un moyen d'échange; mais vers 1150, on avait commencé à fabriquer sur place des objets en or. Des objets d'un intérêt exceptionnel, comme un rhinocéros et une espèce de sceptre faits de bois

45. T. N. Huffman, 1981 et 1982.

46. A. Meyer, 1980.

47. P. Davison et P. Harries, 1980.



24.5. Schéma de Mapungubwe en 1075 et 1150. L'étoile indique la cour des hommes. E: maisons des épouses royales; C: cimetière; P: espace sacré contenant les urnes pluviales. Échelle: environ 1/500. [Source: T. N. Huffman.]

et recouverts de minces feuilles d'or, ont été retrouvés dans les tombes de la colline royale⁴⁸. Pour la première fois à l'âge du fer, l'or apparaît comme un signe de prestige en Afrique australe. C'est donc, semble-t-il, à ce moment-là qu'il a acquis une valeur intrinsèque.

A la même époque, l'organisation spatiale de Mapungubwe a changé. On a construit des murs de pierre pour délimiter certains secteurs de la ville (fig. 24.5). Une maison de pierre s'élevait près de la cour au pied de la colline : c'était probablement la résidence du conseiller principal qui, dans la culture zimbabwe, s'occupait des procès et des audiences. Un escalier conduisait de la cour au sommet de la colline par un étroit passage ; de petits trous creusés dans les grès et disposés deux par deux marquent probablement l'emplacement des marches de bois ; le haut de l'escalier était bordé sur une courte distance par des murs de pierre. Au sommet, d'autres trous laissent supposer que la colline était entourée par une palissade. Après avoir monté l'escalier, on passait à droite du cimetière. De ce côté, plusieurs huttes faisaient face à un mur de pierre décrivant un grand arc de cercle autour d'une construction d'un caractère particulier. Le mur de pierre et les précieux céladons chinois trouvés à l'intérieur montrent qu'il s'agissait de la résidence du roi. On a découvert, dans les huttes situées en face, des tables de pierre qui servaient à un jeu réservé aux hommes ; on peut donc supposer (si l'on se base sur les descriptions de documents portugais relatifs à des rois du Zimbabwe d'une époque ultérieure) qu'y vivaient des soldats, des courtisans, des musiciens et d'autres serviteurs du roi. Au nord-ouest de la colline, un chemin retiré conduit de l'autre côté du cimetière. Les huttes situées de ce côté sont les seules, au sommet de la colline, à contenir des meules ; elles étaient probablement réservées aux épouses royales. Leur résidence était donc, dans la nouvelle organisation de l'espace, séparée de celle du roi et de sa suite.

Sur d'autres points, la nouvelle organisation continuait l'ancienne. Ainsi, les urnes rituelles destinées à recevoir l'eau de pluie qui, dans la culture pastorale bantu, étaient indissolublement reliées à la maison du chef, ont été probablement transférées sur la colline de Mapungubwe lorsque la famille royale est venue de K2. On n'a pas trouvé de vestiges d'habitations derrière la résidence du roi. Pourtant, on pouvait accéder de l'est à cette partie de la colline par un chemin bordé de murs de pierre. C'est donc probablement à cet endroit, correspondant à l'enceinte orientale du Grand Zimbabwe, qu'on pratiquait les rites relatifs à la pluie. Dans ce cas, le chemin dont nous venons de parler marquait l'arrière de la ville et le long mur situé à l'ouest en indiquait l'entrée comme dans le Grand Zimbabwe.

La répartition des vestiges indique que la plus grande partie des habitants vivaient près du mur occidental. Quelques familles habitaient sur des hauteurs, hors de la ville (fig. 24.5). Chez les éleveurs bantu, les hommes qui sont en concurrence pour la succession du chef, tels ses frères, ses oncles

48. L. Fouché (dir. publ.), 1937.

et les principaux parents par alliance, vivent généralement hors du cercle protecteur que son entourage immédiat forme autour de lui⁴⁹. Comme des rivalités de ce genre existaient certainement à Mapungubwe, il est probable que les riches maisons qui s'élevaient aux abords de la ville appartenaient à d'importants personnages, parents du roi.

Elles ressemblent à d'autres maisons de l'élite qui étaient bâties sur des collines à une distance variable de la capitale, comme par exemple à Little Muck, à 13 kilomètres, à Mmangwa, à 40 kilomètres à l'ouest⁵⁰, à Mapela Hill, à 85 kilomètres au nord-ouest⁵¹ et à Macena Hill, à 96 kilomètres au nord-est. Au pied de chacune de ces collines s'étendait un village de la période de Mapungubwe, dont le centre était encore occupé par des étables, comme Mtetengwe⁵². L'ensemble de ces sites indique on ne peut plus clairement l'existence d'une hiérarchie politique à trois degrés: les villages étaient probablement habités par les membres de la classe inférieure; les maisons construites sur les collines appartenaient sans doute à des chefs régionaux; et Mapungubwe était probablement le siège de l'autorité suprême. Dans ce cas, les riches maisons qui entouraient la capitale devaient appartenir également aux chefs régionaux. Par conséquent, la diversité des sites montre, autant que l'organisation spatiale de la capitale, que la société était divisée en classes.

L'évolution de K2 à Mapungubwe et les analogies entre Mapungubwe et le Grand Zimbabwe prouvent que la culture zimbabwe trouve son origine dans celle des éleveurs bantu de la région du Shashi et du Limpopo. On peut donc considérer Mapungubwe comme la première capitale du Zimbabwe.

Cette évolution éclaire également le rôle que la religion et l'économie pastorale ont joué dans l'histoire culturelle du Zimbabwe. Certains historiens croient que la religion des Mbire, venus du Nord en traversant le Zambèze, a favorisé le développement culturel du Zimbabwe avant l'établissement du commerce de l'or avec la côte⁵³. Cependant, l'archéologie montre clairement que les principaux mouvements de populations sont venus du Sud, et que les rites complexes qui entouraient les rois du Zimbabwe ne sont apparus qu'avec les échanges extérieurs et l'accroissement de leur puissance politique. On ne peut donc attribuer le développement culturel du Zimbabwe à l'influence de religions nouvelles.

D'autres africanistes essaient d'expliquer ce développement par l'apparition des troupeaux et l'adoption, en conséquence, de pratiques de pâturage dans ces vastes étendues. Ils prétendent qu'une conception de la propriété privée s'est élaborée à mesure que le bétail se multipliait. Comme la meilleure façon de faire paître ces grands troupeaux était de pratiquer la transhumance, il devint extrêmement important d'assurer aux éleveurs la possession de

49. I. Schapera, 1970.

50. M. J. Tamplin, 1977, p. 38.

51. P. S. Garlake, 1968.

52. K. R. Robinson, 1968.

53. D. P. Abraham, 1962 et 1966; P. S. Garlake, 1973.

pâturages lointains, ce qui, nous dit-on, entraîna le renforcement du pouvoir central⁵⁴. La première objection qu'on peut faire à cette hypothèse est que le bétail ne s'est pas brutalement accru juste avant l'essor culturel du Zimbabwe : les abondants dépôts de bouse et l'organisation spatiale des établissements zhizo du VII^e siècle montrent qu'il existait des sociétés fondées sur l'élevage au moins quatre siècles avant la fondation de Mapungubwe. Notre seconde objection concerne l'hypothèse d'un cycle de transhumance. Étant donné que l'on a retrouvé dans la région de Mapungubwe de nombreux sites de pâturage avec d'importants dépôts de bouse, il est exclu qu'il y ait pu avoir des déplacements réguliers et importants de bétail et de personnes vers des pâturages éloignés, car les vestiges matériels montrent que ces établissements étaient aussi permanents que ceux du premier âge du fer.

Mais plus importante encore que ces erreurs de fond me semble être la confusion entre la centralisation politique et les changements culturels. Diverses sociétés pastorales d'Afrique australe ont été fortement centralisées — les Bamangwato, les Matabele, les Zulu et les Swazi, par exemple —, ce qui ne les empêchait pas de partager les mêmes valeurs culturelles que les autres Bantu d'Afrique australe, si bien que leurs villages étaient organisés selon les mêmes principes qu'à K2 et Schroda. En conséquence, l'abondance du bétail a pu être une condition nécessaire, mais non pas suffisante, de l'évolution du Zimbabwe.

Ainsi, pas plus que l'introduction d'une religion nouvelle, elle n'éclaire les données dont nous disposons. En revanche, l'hypothèse que nous avons avancée explique pourquoi l'élevage fut pratiqué bien avant la période de Mapungubwe, pourquoi les détritiques se sont accumulés dans la cour de K2, pourquoi cette ville fut abandonnée pour Mapungubwe, pourquoi la nouvelle capitale présente une organisation de l'espace différente et enfin, pourquoi la culture pastorale des Bantu s'est maintenue dans d'autres régions de l'Afrique australe. Nous avons montré dans ce chapitre que l'évolution survenue à K2 et à Mapungubwe, qui a permis l'émergence de la culture zimbabwe, résultait du développement du pouvoir politique et que cet accroissement trouvait lui-même son origine dans le commerce de l'ivoire et de l'or.

54. P. S. Garlake, 1978.